

Cahiers du C I S L n° 1, 1979
Université Toulouse-le-Mirail

LES CONSTANTES DU SENS

par Jean-Claude DINGUIRARD *

1.0.- Il semble qu'on ne puisse trouver synonymie plus achevée que celle qui existe entre les adjectifs second et deuxième : ces termes peuvent être dits univoques, et ils se substituent l'un à l'autre sans modification du message. Pourtant leur synonymie connaît des restrictions. On enseigne en classe de seconde plutôt qu'en deuxième, et l'on est un brillant second plutôt qu'un brillant deuxième -mais, semble-t-il, un éternel deuxième plutôt qu'un éternel second ; cause ou conséquence, je ne sais, que second existe, mais non deuxième. En outrant la perspective : le second se place honorablement, tandis que le deuxième est celui qui n'arrive pas à être premier. D'un autre côté, le contexte est susceptible d'imposer l'un des termes et d'exclure absolument l'autre : on ne dit pas trente-second, mais trente-deuxième. Ces restrictions empêchent de considérer second et deuxième comme des synonymes, c'est-à-dire comme des signifiants ayant des signifiés identiques : s'ils véhiculent bien une information commune, d'autres informations sont propres à chaque terme, qui interdisent la coïncidence. Quelles elles sont, c'est ce qu'on peut tenter de préciser à l'aide d'un autre exemple. Le signifiant ne...pas offre une triple information; chacune de ses informations constitue un aspect autonome du signifié 'ne...pas', comme le montre leur appartenance

* Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage, Université
Toulouse-Le Mirail.

à des paradigmes différents. D'un point de vue que nous appellerons dénotatif, et qui concerne le message, ne...pas signifie 'négation', et s'oppose en ce cas au zéro de la forme affirmative, à la mélodie ascendante de la forme interrogative, etc. Sur un autre plan, que nous appellerons connotatif, ne...pas marque le niveau de langue dit correct, et s'oppose alors à la forme réduite pas, qui serait familière, mais aussi à ne...point, qui peut être recherché, à ne...goutte, qui serait archaïque, etc. Enfin ne...pas signale que la forme qu'encadrent ses deux éléments est un verbe, car une forme non verbale imposerait le choix d'un autre signifiant : non-, in-, a-... A ce type d'information on peut donner, par souci d'alignement terminologique, le nom de notation.

C'est sur de tels cas que nous fondons la tripartition du signifié en notation (ou information de type grammatical), connotation et dénotation. On mesure dès lors combien rares doivent être les synonymes vrais, non seulement dans une même langue, mais même d'une langue à l'autre : les traducteurs savent la difficulté d'une tâche qui consiste à chercher un équivalent unique à l'amalgame d'informations que constitue forcément tout signifié. La notation, le plus souvent, sera jugée par eux négligeable en plusieurs de ses aspects; mais même un bon germaniste peut se trouver embarrassé par le caractère viril que l'allemand impose à telle prosopopée de la Mort, et "la mandra" des contes occitans est souvent rendue de façon insuffisante par "le renard", pour prendre à D. Fabre l'un de ses exemples. Quant aux connotations... l'achoppement se produit avec évidence dans la traduction des poètes, souvent décevante parce qu'on n'y conserve guère qu'une partie des dénotations, alors qu'il faudrait réaliser un miracle d'équilibre entre le dénotatif et le connotatif.

Ceci dit, le sémanticien devrait pouvoir cerner d'un peu plus près les notions, encore bien approximatives, de notation, connotation et dénotation comme parties constitutives du signifié.

1.1.- On entendra par notation l'information de type grammatical que le signifiant est susceptible de véhiculer simultanément à d'autres informations, et que de fait il véhicule souvent. Le phénomène est particulièrement sensible dans les langues à déclinaison, où le mot ne se conçoit pas sans un morphème qui en précise la fonction : en latin, il n'existe pas à proprement

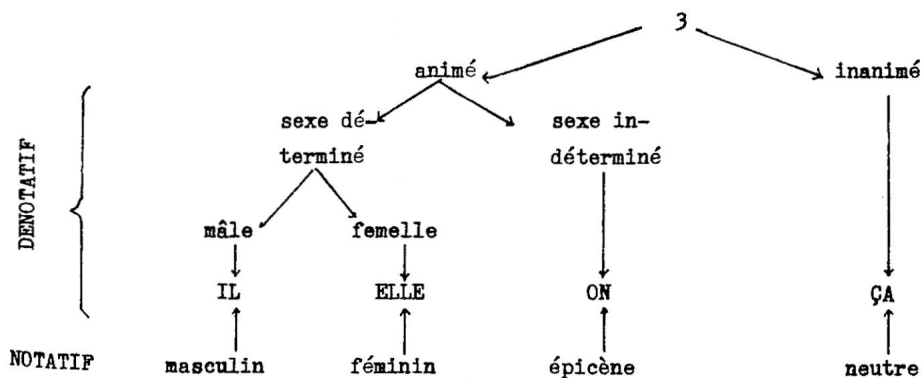
parler de mot pour 'rose', puisque cette dénotation s'accompagne obligatoirement d'une spécification syntaxique : rosa, rosae, etc. Ceci s'observe pareillement dans les rares débris de déclinaison que le français a conservés, ainsi il 'pronom personnel masculin 3^e personne sujet'; le 'pronom personnel masculin 3^e personne complément d'objet direct'; lui 'pronom personnel masculin ou féminin 3^e personne complément prépositionnel', où il serait évidemment hors de propos d'analyser il en l 'pronom personnel masculin 3^e personne' et i 'sujet'. On pourrait soutenir que nos formes verbales amalgament pareillement du notatif et du dénotatif : ce qui fait que nous identifions /šātié/ tantôt comme une forme verbale ("vous chantez") et tantôt comme une forme nominale ("un chantier") ne préjuge en rien de la valeur dénotative du signifiant / šātié /, mais constitue proprement une valeur notative. En somme, toute langue où existe une morphologie, une syntaxe (car dans Pierre bat Paul, la préséance de Pierre, qui permet de reconnaître ce mot comme sujet, joue le même rôle qu'on attribue ailleurs à un morphème) risque de connaître la notation dans le signifié de ses signes. On a mis ici l'accent sur la fonction, mais la nature, le genre et, suivant les langues, d'autres catégories encore relèvent de la notation : on imagine dès lors combien souvent, dans de nombreuses langues, la notation fait corps avec le mot, trop communément conçu comme simple support de dénotation. Pour reprendre l'exemple de tout à l'heure, plutôt que de poser l'existence dans la langue d'une unité sémantique complexe 'pronom personnel masculin 3^e personne sujet' véhiculée par il, le sémanticien aura intérêt à considérer que cet amalgame ne représente qu'un fait de parole. Dans sa quête d'unités plus restreintes, il conclura qu'existent dans la langue une notation 'pronom personnel', une notation 'genre masculin', une notation '3^e personne' et une notation 'fonction sujet'. Chacune d'elles est utilisable en d'autres actualisations que il, dont par ailleurs la dénotation nous reste inconnue : pour savoir si il dénote 'Pierre', 'Paul' ou 'le chat', il faudrait connaître le contexte, la situation où il apparaît.

La notation est une valeur que l'on peut considérer comme sémantique, le fait est assez évident dans une langue comme le français, où de nombreux homophones sont distingués commodément grâce à leur appartenance à des catégories grammaticales différentes. Les cruciverbistes savent que l'ambiguïté des définitions repose pour une bonne part sur un laconisme qui permet d'esquiver la notation, aussi n'hésitent-ils guère à traduire Court toujours par Nain. Il n'est d'ailleurs que de songer aux calembours qui nous réjouissent quotidiennement pour constater que la notation joue un rôle distinctif tout

aussi efficace que peut l'être l'opposition de deux phonèmes : on ne confond pas plus La Vache qui rit et La Walkyrie qu'on n'est tenté de songer aux horloges autrichiennes dans le Vienne la nuit sonne l'heure d'Apollinaire.

Qu'on ne s'étonne pas de ce recours à des exemples de poètes ou d'humoristes. Quel que soit par ailleurs l'intérêt des retombées sémantiques du chomskisme, y étonne notamment une distribution trop généreuse d'astérisques : on a parfois l'impression que les spécialistes réputent agrammatical tout ce qui n'est pas permis par Grevisse, et asémantique tout ce qui heurte un bon sens un peu court. La rupture est ici complète avec le dialectologue : étudiant des langues sans Vaugelas ni Académie, ce dernier ne peut s'empêcher de penser que la norme résulte de l'ensemble des usages observables, et donc qu'on ne peut guère la préjuger. Aussi s'étonne-t-on parfois : "T'aimera le vieux pâtre" représente-t-il vraiment une phrase agrammaticale ? On la lit pourtant chez Musset. "Monsieur le joli coeur, vous êtes mère !" serait donc un énoncé asémantique ? On le trouve pourtant chez Cami. Ou bien le générativisme, en contradiction avec sa prétention à l'exhaustivité, exclut-il le ludique et le poétique du langage ?... Bien plus importante me paraît l'indécision qu'il signale souvent entre syntaxe et sémantique, même si ce constat provoque des discussions sur la priorité ou non de l'une sur l'autre - discussions aussi vaines que celles que suscite l'hypothèse de Whorf, et qui ne sont pas sans évoquer le problème byzantin de l'antériorité de l'oeuf sur la poule. A première lecture, on ne s'étonne donc pas de voir frappée d'un astérisque probablement syncrétique la phrase *Il a utilisé un couteau pour ne pas couper le saucisson, puisque "on ne peut pas affirmer l'instrument en niant l'action" (Dubois-Charlier, p. 10). Imaginons pourtant cette minute d'audience : "Messieurs, dit l'avocat, mon client n'est pas un assassin. Epoux aimant, il rapportait à sa femme des delikatessen à l'occasion de leurs vingt ans de mariage. Au coin d'une ruelle sombre, la victime prétendit l'en dépouiller. Certes, mon client eût pu se contenter d'étourdir l'agresseur d'un coup de salami adroitement placé; mais le précieux objet n'en eût-il pas été irrémédiablement endommagé ? C'est tout simple, Messieurs les jurés : il a utilisé un couteau pour ne pas couper le saucisson!". La phrase astérisquée est devenue grammaticale et sémantique à la fois; la répute-t-on grammaticale parce que désormais elle fait sens, ou sémantique parce qu'elle est promue correcte, c'est peut-être là un faux problème. En effet le notatif peut véhiculer du dénotatif dans un amalgame, sans doute parce que notatif, dénotatif et connotatif ne sont pas des réalités transcendantes qui s'imposeraient avec les mêmes frontières à toutes les langues.

Ainsi dans les langues bantou un morphème spécial, appelé classificateur, renseigne sur l'ensemble thématique (et non pas seulement grammatical) auquel appartient l'objet concerné. Cette tentative de mise en ordre de l'univers par des moyens grammaticaux, et non pas lexicaux, pourra paraître étrange. Le phénomène n'est pourtant pas inconnu des langues romanes, qui utilisent assez volontiers le changement de genre pour indiquer une relation de grandeur. Il s'agit des "cas où, à l'aide d'un même suffixe, on a formé à partir d'un même mot-base, deux dérivés, l'un masculin, l'autre féminin. Entre ces deux, il existe une relation de grandeur; en général le mot féminin désigne un objet plus grand, une notion plus étendue que le masculin, mais le contraire peut aussi se produire" (Hasselrot, p. 133). Ainsi le français de Toulouse distingue-t-il entre un sac et une sache, un panier et une panière. C'est que, fût-ce à titre métaphorique, le genre, information notative, implique souvent le sexe, d'où l'on infère une information dénотative, telle que la notion de 'grandeur' ou de 'petitesse'. Si ces notions paraissent s'imposer avec une certaine constance, leur relation à l'un ou l'autre sexe est parfaitement réversible, ainsi que le montre l'anthroponymie gasconne : une forme d'hypocoristique y consiste à utiliser le prénom du genre opposé, et une Pierrette se verra affectueusement donner du Pierre, tandis que Pierre sera gentiment appelé Pierronha. Dans un domaine un peu différent, on connaît le riche jeu de pronoms de conjugaison qui existe en français pour la 3^e personne: alors que je et tu sont suffisamment explicités par la situation, la "personne absente" demande à être précisée, et notre système actuel fait vraisemblablement référence à des catégories très anciennes, dans un parfait amalgame de notatif et de dénотatif :

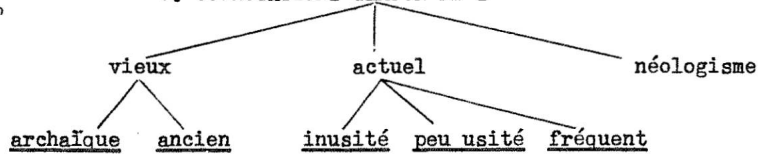


1.2.- Pour les connotations, il est probable qu'on essaie de les appréhender de façon bien trop globale : on parle couramment de connotations de mots, et c'est là un gibier malaisé à cerner. Il pourrait se révéler utile de distinguer entre connotations de signifiants et connotations de signifiés. Un malade déclare à son médecin J'ai mal au trou du cul : le praticien note sur sa fiche "douleurs à l'an^s", et envoie son client consulter un spécialiste, le proctologue. De trou du cul à anus et à procto-, le message ne varie pas, mais l'information est modulée selon un jeu subtil de connotations : le premier terme est au moins familier, le second est technique, et le dernier est savant. Que le signifiant connote parfois seul, c'est ce que nous savons grâce aux syllabes sales des Précieuses : on se souvient de cette dame, si délicate qu'elle disait toujours soixante sols pour éviter de parler d'écu, et le syndrome remonte loin; Tabourot moque "aucunes femmes, qui n'osent dire laboraui, vitulos, mais labora chose, & chose tulog, ni confiteor, mais chose fiteor" (p. 98). Plus haut encore, Molinet fabrique une ballade entière sur les trois rimes cong, vis, cus : le ressassement de ces trois syllabes crée évidemment une sorte de message anagogique par-dessus le discours littéral, au point qu'on pourrait hésiter sur ce qui relève du dénotatif et ce qui relève du connotatif : est-ce l'ensemble du texte ? Ou bien seulement l'égrégoire des trois rimes ? Dans la plupart des cas cependant, cette ambiguïté est levée, parce que le connotatif et le dénotatif se situent à des niveaux différents de l'information : un mec, qu'on analyse légitimement en 'grossier' + 'homme', n'a pas du tout pour équivalent un homme grossier, parce que l'information 'grossier' concerne le seul signifiant / mək /, et non le signifié qu'il véhicule. La connotation dans ces cas est donc restreinte à l'un seulement des constituants du signe linguistique. On pourrait dire qu'elle se situe au niveau métalinguistique plutôt qu'au niveau linguistique ou même, si l'on y tient, que la connotation est métasignifié plutôt que signifié. On arriverait aux mêmes résultats en observant les connotations qui s'attachent au signifié, ou plutôt aux diverses acceptions que peut exprimer un même signifiant, comme on le voit en consultant un dictionnaire : "ROGATON : on appelle, Porteur de rogatons, Un homme qui porte par les maisons des vers, des lettres à la louange de quelqu'un, pour en avoir de l'argent. En ce sens il est vieux. Il se dit encore des restes de viandes. En ce sens il est bas" (Académie 2). Combien de choses on sait sur soi que, sans que les mots pour

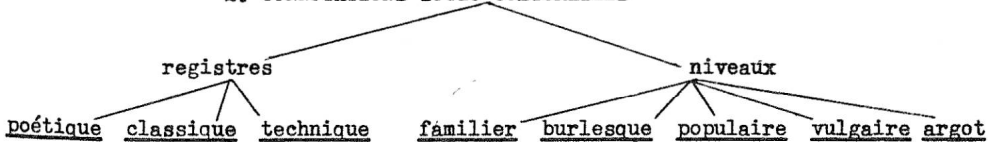
le dire y soient pour rien, on rougirait d'exprimer! et combien mieux celés encore les sujets que, par un consensus tacite au point d'être inconscient, on se garde d'aborder. Je sais bien que, des Fleurs du Mal à Hara-Kiri, de vastes secteurs ont été ouverts au dicible; mais je suis persuadé que subsistent nombre de sujets que nous tabouons -connotation de signifiés, donc- sans même nous en rendre compte.

Mais restons avec les lexicographes, qui ont accumulé plusieurs siècles d'expérience dans l'analyse sémantique. Du Petit Larousse au Trésor de la langue française, les dictionnaires pratiquent une typologie des connotations assez unanime. Plus exactement on constate à les comparer qu'existe une liste close de systèmes connotatifs, dont bien sûr les ramifications peuvent être nuancées ad libitum :

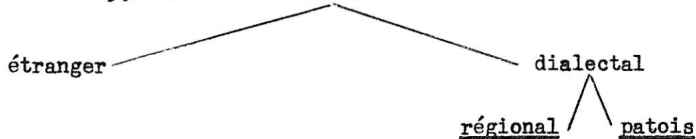
1. CONNOTATIONS TEMPORELLES



2. CONNOTATIONS SOCIO-CULTURELLES



3. CONNOTATIONS SPATIALES



4. CONNOTATIONS AFFECTIVES



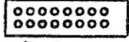
C'est là un système mis au point pour le lexique, et dont je ne saurais dire s'il est utilisable pour l'étude des textes. On peut noter, car

c'est un trait original des connotations, que les catégories n'y sont pas mutuellement exclusives, mais largement cumulatives. Les intersections d'ensembles connotatifs ne sont pas rares ("BANC : terme d'Avocat de Paris" (Richelet, 1730) amalgame une connotation technique à une connotation régionale), et d'ailleurs sans doute imposées par la nature des choses : dialectal doit impliquer assez facilement familier ou peu usité, classique peut sans doute impliquer vieux, etc.

Un point qui mérite de retenir l'attention, c'est que la grille des systèmes connotatifs en usage chez les lexicographes coïncide assez bien avec celle que retiennent en général les ethnolinguistes, et qui permet de moduler l'information en fonction de l'âge (du locuteur, de l'auditeur, voire du mot), de l'attitude affective des protagonistes de l'acte de communication (vis-à-vis l'un de l'autre, du référent, du discours) et de leur degré de culture (générale et spécialisée), de la provenance géographique (des devisants, du mot, du référent) etc. Cette coïncidence nous amène à proposer une double définition : dans le signifié, de même qu'on peut appeler notations celles des spécifications d'emploi du signe qui ressortissent au contexte, on appellera connotations les spécifications d'emploi de tout ou partie du signe, lorsqu'elles relèvent de la situation.

1.3.- Mais si la dénotation, c'est ce qui reste du signifié, défalcation faite de ce qui en lui tient au contexte aussi bien qu'à la situation, l'entreprise n'est-elle pas hors de nos forces, qui consiste à isoler la dénotation dans un texte, et même dans un mot ? C'est la quête d'une aiguille dans la botte de foin, puisque cet actualisateur minimum de la dénotation qu'est le signifiant impose couramment du notatif, du connotatif, et même du dénотatif autre. Il faut s'y résigner : tout signifié observable constitue un amalgame d'amalgames de significations hétéroclites. Or, on attendrait peut-être d'une sémantique de la langue qu'elle s'intéresse moins aux phénomènes qu'aux noumènes, et qu'elle parvienne aux atomes, plutôt que de s'arrêter aux molécules de sens.

L'une des tâches de la future science des dénotations pourrait donc être de décomposer l'amalgame signifié en éléments irréductibles : la tripartition du signifié n'est qu'un premier pas dans cette direction. Dans cette perspective, quelques principes semblent déjà se dégager. D'abord, il convien-

dra vraisemblablement de procéder en termes de synonymie large, ainsi que le fait le Begriffssystem onomasiologique de Hallig et von Wartburg. Personne ne songerait à s'étonner de voir traités comme autant de variantes contextuelles ou situationnelles les éléments d'une série "fort, vigoureux, costaud, herculéen, balaize..."; mais la synonymie devra être poussée aussi entre le lexical et le phrastique. Il n'importe pas plus à la dénotation qu'on dise Noël ou Le 25 décembre, que Paris ou La capitale de la France; qu'on exprime une relation de causalité grâce à "parce que, du fait que, vu que..." ou grâce à un participe présent. Je demeure évidemment d'accord que l'information varie de l'une à l'autre de ces formulations; mais elle varie aux niveaux de la notation et de la connotation, pas au niveau de la dénotation, ou alors d'une façon si restreinte que la comparaison permettra justement d'isoler, peut-être, des éléments minimaux dénotatifs. Par ailleurs, si l'on veut isoler des dénotations minimales de la langue, il conviendra probablement de se situer dans l'indistinction de nature et dans l'indistinction de fonction, de considérer comme non-pertinente la différence qu'on observe entre le prédicat verbal il neige et la forme nominale, sujet ou complément, la neige, qui sur le plan dénotatif renvoient à un concept unique sinon simple : '  '. Peut-être peut-on espérer parvenir, de filtrage en réduction, à dresser une liste de concepts qui recevront seuls le nom de dénotations.

Car il semble douteux qu'un tel inventaire puisse être promulgué a priori, et sans doute faudra-t-il pour l'établir se résigner à de patientes recherches à partir des mots et des textes. Qu'on ne voie dans cette opinion aucune contradiction, autre que celle qu'imposent les faits, avec ce que j'ai dit plus haut; simplement, il semble difficile d'arriver à inventorier les dénotations de la langue si l'on ne décrit pas d'abord les dénotations de la parole -sur lesquelles nous aurons à revenir. Par exemple, il ne serait sans doute ni illégitime ni infécond de procéder à partir du vocabulaire fondamental, tel qu'il a été dressé pour diverses langues; d'autre part, on peut attendre beaucoup de l'exercice de contraction de textes. Pour le français, le vocabulaire fondamental est connu, mais sauf erreur il n'a jamais fait l'objet d'analyses sémantiques du type suggéré ici. Quant aux contractions de texte et autres résumés, il est évident qu'on n'y pousse jamais jusqu'au bout la réduction au message dénotatif. Si nous considérons les dix-huit octosyllabes de l'ode Mignonne allons voir si la rose, et que nous cherchons à exprimer de la façon la plus laconique possible le message dénotatif qu'ils véhiculent, de réduction en réduction nous arriverons je crois à leur donner comme équi-

valent 'zig-zig ?', ce qui ne représente vraisemblablement qu'une dénotation unique, l'interrogation relevant somme toute du notatif. Il va sans dire que le message dénotatif ne constitue probablement pas la composante la plus importante d'un tel poème... Une dernière question, un peu académique, est de savoir si une telle sémantique aurait bien sa place parmi les activités linguistiques. On ne peut guère y répondre encore. Tout au plus peut-on remarquer que si, vers 1900, on avait annoncé à un phonéticien positiviste que sa discipline ne deviendrait vraiment linguistique que dès lors qu'elle n'étudierait plus seulement les phénomènes mesurables, mais des "intentions phoniques" (1), on eût risqué de provoquer un sourire narquois et une condamnation sans appel.

1.00.- Il est possible que la tripartition du signifié soit un fait universel, il serait même assez intéressant de le savoir. Pour l'instant, nous nous bornerons à constater que le découpage entre notatif, dénotatif et connotatif peut subir de considérables variations d'une langue à une autre, probablement parce que ce découpage est tributaire d'une Weltanschauung qui sous-tend chaque type d'organisation linguistique, organisation linguistique qui, en un parfait cercle vicieux, justifie la Weltanschauung. Il est toutefois à présumer que la tripartition du signifié est assez générale parmi les grandes langues de l'Occident; tout au moins s'impose-t-elle aux lexicographes, qui construisent volontiers leurs articles sur le patron qu'illustre l'exemple suivant :

TITI	n.m.	Pop.	Gamin de Paris
	notation	connotation	dénotation
SIGNIFIANT	SIGNIFIÉ		

Je ne soutiens évidemment pas que tout signifiant véhicule obligatoirement les trois types d'information. Il existe probablement quantité de mots que n'affecte aucune connotation, et la difficulté qu'ont les grammairiens à récupérer les interjections met peut-être sur la piste de mots sans notation.

(1) J'emprunte à Troubetzkoy cette définition haute époque du phonème. Elle fut vite reniée (n'impliquait-elle pas que la communication linguistique n'est possible qu'entre télépathes ?), mais enfin elle exista, et fut même jugée un temps convaincante.

Qua
té
cun
dit
est
sig

gui
ce
cel
car
mul
not
aco
sig
sui
ce
est
com

lexi
il
de
vie
for
Le
l'a
et
con
et
rien
fisc
mot
fas
et

(1)
bie
van
pre
qui

Quant aux signifiants sans dénotation, ils ne sont pas rares : dans la majorité de ses emplois, le Subjonctif du français moderne n'offre par lui-même aucune dénotation. Il possède toutefois des connotations (il marque le niveau dit correct) et, au point de vue notatif, signale que la proposition dont il est le noyau a de grandes chances d'être une subordonnée; c'est là tout son signifié.

2.0.- Dans la parole, signifiant et signifié d'un même signe linguistique manifestent des comportements bien différents, et c'est probablement ce qui explique les résultats décevants qu'on obtient à vouloir appliquer à celui-ci les analyses qui valent pour celui-là.⁽¹⁾ Les signifiants sont notamment caractérisés par leur linéarité, tandis que les signifiés le sont par leur simultanéité, un peu comme, dans une partition, la ligne mélodique égrène des notes successives tandis que l'accompagnement offre des notes en grappe, les accords. Ce sont ces grappes d'information (qu'on pourrait appeler des mégasignifiés) que s'efforce de connaître le sémanticien, et la comparaison poursuivie permet peut-être d'entrevoir une réponse à la question de l'appartenance ou non de la sémantique à la linguistique : de même qu'un pianiste manchot est un infirme ou un incompetent, un linguiste qui refuserait de prendre en compte la sémantique doit être considéré comme un cas pathologique.

2.1.- Si la notion d'archiphonème est classique, celle d'archilexème est moins connue. Speakerine est un mot douloureux à l'étymologiste : il est né d'hier, et l'on est pourtant si mal renseigné sur les circonstances de sa création! Aussi prend-on le risque d'une superposition, la première qui vient à l'esprit : on admet que l'alternance masc. zéro-fém. -ine (d'ailleurs fort rare en français) est en ce cas analogique de la couple tsar-tsarine. Le -ine de speakerine, enseigne-t-on couramment, ne serait donc autre que l'allemand -inn, suffixe féminisant. Si cette formation était vraisemblable, et si -ine féminisant avait quelque vitalité en français, on renouvelerait considérablement la pensée contemporaine grâce à des couples comme ange-angine et fou-fouine : or, même à l'état de calembour, le traitement y serait laborieux à saisir. D'autre part, si l'on peut concevoir à la rigueur qu'il suffise de juxtaposer un radical anglais et un suffixe allemand pour obtenir un mot français, on reste étonné que l'emprunt d'un morphème, phénomène rare, se fasse à l'allemand dans un milieu aussi tributaire des techniques anglo-saxonnes, et à un époque où régnait une certaine germanophobie. Etonne davantage encore,

(1) Sans doute m'aventuré-je trop avant dans l'ethnologie des linguistes, mais bien des essais d'isomorphisme ne seraient-ils pas dus au fait que certains savants paraissent concevoir que le phonème est lui aussi une unité biface, comprenant un signifiant (sa réalisation) et un signifié (les traits pertinents qui le définissent) ?

peut-être, la singulière prégnance qu'il faudrait attribuer à la couple tsar-tsarine, une génération après la disparition de leurs référents... L'explication est sans doute ailleurs : speakerine est à speaker ce qu' héroïne est à héros. La belle affaire, dira-t-on, que de substituer à un modèle en zéro-ine un autre modèle en zéro-ine! Mais c'est que le problème n'est plus alors suffixal. Il faut se souvenir qu'existe en français un archilexème [éro] : a dû jouer en effet la confusion entre le héros et le héraut. Elle est suffisamment répandue en français pour que les spécialistes eux-mêmes s'y soient laissés prendre : "plusieurs ont confondu ces mots de héros et de héraut : comme La Colombière, qui a intitulé son livre des armoiries, La Science Heroïque, au lieu de La Science Heraldique " (Ménage, p. 177). Or, un moment, les puristes prétendirent justement remplacer speaker par héraut, dont héroïne, cru alors le féminin, aura entraîné la formation de speakerine. Nul doute qu'à dépouiller le courrier des lecteurs, à l'époque où s'instaurèrent les rubriques de télévision dans la presse, on ne confirmerait que trop cette hypothèse tarabiscotée. Mais ce ne serait pas la première fois qu'on le constate : dans les disciplines linguistiques, le critère de simplicité n'est pas toujours probant, et l'évidence peut être piégée.

L'archilexème est probablement inévitable dans une langue qui, comme le français, offre de nombreux parophones; et si l'on convient que l'archilexème est une réalité linguistique, on n'aura aucun mal à concevoir l'existence de l'archi-signifié, et plus précisément de l'archi-dénotation. Tout collégien appelé à se mesurer avec une version latine ou anglaise est au fait de l'archi-dénotation, dès l'instant qu'il sait devoir choisir entre les diverses acceptions que recense son dictionnaire sous le signifiant inconnu. C'est parce qu'en règle générale le mot n'a pas un sens, mais une pluralité de sens potentiels -dont l'ensemble constitue son archi-signifié- que l'auditeur, dans tout acte de communication, est contraint d'opérer le décryptage du message à l'aide de plusieurs filtres : certes, le signifiant perçu écarte la possibilité de signification de tout ce qu'il n'est pas; mais le contexte impose encore des limitations parmi l'éventail des informations qu'est susceptible de véhiculer le signifiant; la situation enfin, grâce à la restriction thématique qu'elle entraîne, permet le choix d'une information, qui peut se révéler unique. Je ne prétends évidemment pas que ce schéma fonctionne à tout coup sans erreur, ni sans flou. D'abord, le cas n'est pas rare où le signifiant est perçu mais non identifié, et où l'on se rabat sur le contexte, la situation, pour l'affubler d'un signifié parfois incongru. Il est banal aux parents de le constater : tel mot, qu'ils croyaient acquis par l'enfant parce que celui-ci l'em-

F
F
C
f
a
P
d
q
c
d
d
c
à
c
l
at
de

ti
qu
lo
be
li
MA
po
l'
je
ra:
pr
acc

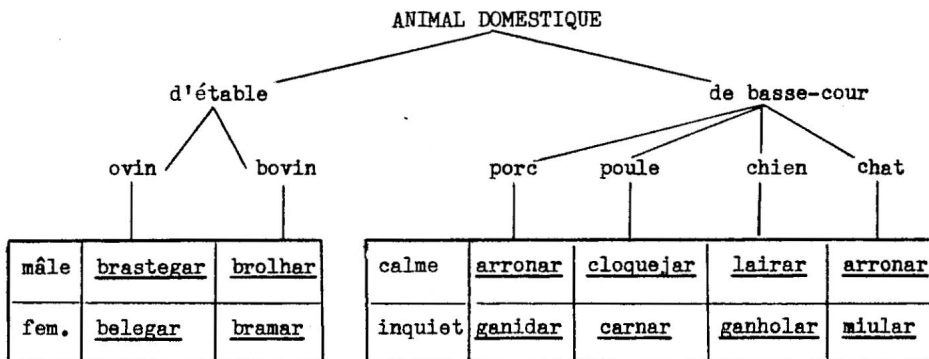
(1)
que
tor
n'e
cet
d'i
l'a

ployait jusque là dans des contextes adéquats et par référence à des situations possibles, se révèle brusquement utilisé à contre-dénotation : ainsi la jeune Claudine prenait-elle les presbytères pour des escargots, ainsi prend-on parfois le Pirée pour un homme. D'autre part, l'ambiguïté reste assez inhérente au message. On la cultive à titre ludique, et Verlaine en a souligné la valeur poétique; mais c'était une pensée familière à Richelieu, qu'avec deux lignes de l'écriture d'un homme, on peut faire le procès du plus innocent : ce n'est qu'une autre façon de dire que l'archi-dénotation constitue la norme dans la communication. Bien sûr, c'est là une ambiguïté limitée, et que lève la plupart du temps le critère de vraisemblance. Mais comme la vraisemblance est question d'appréciation, largement subjective, on n'arrive en général à exprimer et à comprendre que des approximations d'intentions significatives. Gabriel permit à Mahomet jusqu'à sept interprétations différentes de chaque sourate du Coran: c'est une réalité bien quotidienne que celle de l'archi-dénotation, et dont l'homme prit conscience très tôt, grâce sans doute à l'exégèse ou, ce qui revient au même, à l'interprétation des oracles. Seul le nom d'archi-dénotation risque de déconcerter, et ce n'est pas là un obstacle bien grave.

2.2.- Il existe bien d'autres façon d'appréhender l'archi-dénotation. Par exemple, le terme générique ARBRE archi-dénote 'chêne, ormeau, plaqueminier...' et le terme générique RABOT archi-dénote 'bouvét, doucine, varlope...' A son tour 'arbre' est archi-dénoté par VEGETAL et 'rabot' par OUTIL; beaucoup plus loin dans la généralisation, l'artefact et l'être vivant neutraliseront leurs oppositions significatives dans la notion de PHENOMENE ou de MACHIN-TRUC (1). Bien sûr, je ne prétends pas que le botaniste et le menuisier possèdent seuls la perception aiguïlée qui permet de distinguer lexicalement l'épicéa du sapin et la mouchette du guillaume. Les différences entre ces objets sont visibles à l'oeil nu. Simplement, les non-spécialistes se trouvent rarement dans une situation où ces différences perceptibles ont besoin d'être précisées; la loi du moindre effort aidant, le vocabulaire afférent n'est pas acquis, et la perception des différences entre les référents reste non-perti-

(1) Je ne connais en français aucun verbe fac-totum qui aurait le même rôle que les substantifs truc, machin ou chose. Je ne crois pas qu'on puisse s'autoriser de tels faits pour soutenir que, dans la genèse du langage, le verbe n'est qu'une sous-catégorie nominale tard promue à l'indépendance. Par contre, cette spécialisation forcée du verbe me paraît de nature à étayer le principe d'indistinction de nature aussi bien que de fonction que j'ai suggéré pour l'analyse dénotative en 1.3.

nente dans le signifié pour le commun des mortels, qui n'éprouve guère alors que le besoin d'archi-signifiés. Au gré des cultures, la dénotation qu'on croirait la plus simple est sans doute capable de devenir une archi-dénotation, et ce qui constitue pour nous une évidente archi-dénotation peut se révéler ailleurs, au contraire, comme une dénotation qu'on n'analyse pas plus loin. Les dialectes de France reflètent pour l'essentiel un monde rural où l'argent monnayé est rare et où, si elles sont fort diversifiées, les activités restent souvent peu spécialisées. Je ne crois pas qu'aucun patois ait jugé utile de se nantir de la fine classification du français standard qui, pour la rétribution d'une activité, distingue entre la pige du journaliste, les honoraires du médecin, la solde du militaire, la liste civile du chef d'état, les gages du domestique... Inversement, le français standard est devenu un phénomène surtout urbain; on peut s'interroger sur l'existence réelle, dans un tel état de langue, d'une taxinomie où l'oie cacarde, l'aigle glatit et l'alouette grisolle..., mais je suis persuadé qu'aucun Parisien actuel ne pratique pour les cris d'animaux domestiques l'analyse qui paraît si naturelle à mon gascon : on y distingue entre animaux de basse-cour ou non et, ce choix fait, la terminologie diffère selon le sexe de l'animal, ou bien selon son état d'esprit :



De telle sorte qu'un indigène (ils sont tous bilingues) est dans l'impossibilité de trouver une équivalence exacte entre le gascon et le français : celui-là l'oblige à l'absence de termes génériques, et celui-ci le contraint à ce qu'il considèrera comme une archi-dénotation. Bref, et on le sait depuis longtemps, les langues découpent de façon largement spécifique une même réalité, et il faut se persuader que rien, sans doute, n'est absolument évident en ce domaine. Le lituanien offre des termes différents pour un pelage gris et pour des cheveux gris, sans mot générique couvrant les deux situations.

En
cab
par
ge'
(te
sig

la
leur
lor:
rab:
ce
com
doul
qui
mont
l'es
sus
ment
de C
sant
trib
parc
te l
cont
est
la p
cens
cept:
un r
ger,
ge r:

ne pe
et pl
licot

En mongol, où la notion de 'vert' est parvenue tard à l'autonomie dans le vocabulaire des couleurs, le terme qui la supporte désigne par ailleurs, d'une part les légumes, qui sont d'apparition récente (d'où 'tomate' = 'verdure rouge'), et d'autre part toute couleur verte, pourvu qu'elle soit artificielle (textiles, peinture). Quant aux verts naturels, on les désigne par le mot qui signifie 'bleu' (Hamayon).

Dans des cas de ce type, l'archi-dénotation est-elle imputable à la nature ou à la culture ? Pour autant qu'on le sache, la perception des couleurs ne semble guère varier d'un groupe humain à un autre; par contre, la valorisation -et donc la prégnance- de tel élément du réel peut changer considérablement d'une culture à l'autre. Plus encore que le spectre solaire, l'espace nous apparaît comme continu. La discrétion n'y intervient guère qu'une fois complètement effectué le changement d'élément, terre-eau, terre-ciel, et sans doute à un bien moindre degré pré-forêt et pré-champ : le Parisien en vacances qui se roule dans un champ de jeune blé en criant "de l'herbe! de l'herbe!" montre qu'il ne s'agit pas là d'une perception immédiate. Dans le continu de l'espace, nous projetons des découpages, au sujet desquels existe un consensus sans doute large dans une même communauté, mais qui peuvent considérablement varier d'une communauté à une autre. Entre les communes de Ramonville et de Castanet, que sépare une faible distance, l'automobiliste aperçoit en passant quelques maisons, qu'il serait bien en peine, si on l'interrogeait, d'attribuer à l'une des agglomérations plutôt qu'à l'autre. Mais un jour, sur ce parcours indécis, les Ponts-et-Chaussées apposent des plaques signalant qu'existe là un troisième village, Auzeville; le no-name-land a acquis un nom, le continu s'est tronçonné, et par la vertu du verbe un nouvel élément discret est parvenu à la réalité publique. La nomination ne s'est pas faite au nom de la pure connaissance : comme on sait, le comportement de l'automobiliste est censé différer sur route et dans une agglomération. Mutatis mutandis : la perception des différences ne sera traduite dans le langage que si elle répond à un rôle. Que le rôle assumé puisse paraître d'une futilité gratuite à l'étranger, ou qu'il paraisse au contraire d'une sommaire imprécision, cela ne change rien au fait : la fonction, et non la chose, crée le nom.

On objectera peut-être que le caractère discret ou non du référent ne peut manquer d'influer sur sa nomination. Il paraît en effet plus logique et plus aisé à l'esprit humain d'abstraire du continu qui l'intègre, un coquelicot ou un chêne, que de tracer avec précision les frontières d'un territoire

pourtant nommé ou de décider la ligne de démarcation qui sépare le vert du bleu. On pourrait donc s'attendre à voir par exemple les mêmes termes de relation parentale s'imposer universellement à l'homme, tant est unanime l'expérience de la famille, dont les membres constituent évidemment autant de référents discrets. Or il s'agit justement là de codifications d'une énorme diversité à travers les cultures, et qui parfois même sont irréductibles les unes aux autres. Par rapport à de nombreuses civilisations, peut-être même par rapport à la majorité d'entre elles, ce que nous appelons oncle et tante représentent des archi-dénotations. Notre langue-mère elle-même, le latin, distinguait soigneusement le frère du père (patruus) du frère de la mère (avunculus), et la soeur du père (amita) de la soeur de la mère (matrtera). On peut en inférer que cette distinction était fonctionnelle à l'origine, qu'elle était par exemple liée à un système de mariages préférentiels; et du fait qu'elle ne s'est pas maintenue en français, on peut inférer qu'elle a cessé à un certain moment d'être fonctionnelle, d'où l'on déduit que s'est produite une modification dans l'idée de famille. Les toponymistes constatent un fait assez semblable en milieu montagnard : alors que les plus faibles portions de terrain portent chacune un nom dans le terroir vivrier, de vastes aires d'altitude restent inconnues; c'est qu'elles n'offrent aucune utilité à l'agriculture ni à l'élevage, et donc restent sans fonction humaine suffisante : dans les stations de ski, où est promu un nouveau mode d'utilisation de la montagne, on est souvent contraint au néologisme toponymique.

2.3.- On peut encore considérer que l'émergence du sens se produit de façon immédiate ou de façon médiate, d'une manière en quelque sorte tautologique ou par le biais d'une opération logique. Il est convenu par exemple que certaines séquences sonores parfaitement lexicalisées tentent d'imiter des bruits divers, qu'elles ont pour seule mission de signifier : de "la bouteille fait [glu glu] quand on en verse le contenu", on tire ainsi le glouglou. Mais si l'onomatopée manifeste un refus relativement objectif de l'arbitraire du signe, on ne doit pas négliger le fait que, pour une majorité de gens, l'arbitraire du signe est une notion contre quoi s'élève toute leur subjectivité. L'acquisition du langage par l'enfant, sans doute parce que la découverte du référent est souvent concomitante à celle du signifiant, favorise l'idée tenace qu'un lien de nécessité unit réellement l'idée du référent au signifiant : les personnes devenues bilingues ont du mal à se persuader que leur première langue n'est pas plus "concrète", plus "proche du réel" que leur langue seconde -et la notion de bilinguisme doit s'étendre aussi à l'acquisition d'un socio-

lecte plus prestigieux. Bref, dans un vaste secteur de la communication, tout se passe comme si le signifiant constituait une représentation figurative du signifié ou, pour emprunter la terminologie de Peirce, une icône.

Une autre façon d'archi-dénoter consistera au contraire dans la production d'indices et de symboles sémantiques; c'est-à-dire qu'outre ce qu'il signifie, littéralement si l'on veut, le message impliquera encore un autre sens, que ce soit par implication naturelle ou par implication culturelle. Un panneau routier portant la suscription "Attention travaux" ne signifie littéralement que l'existence de travaux, mais le message implique que l'automobiliste qui le lit devra ralentir; s'il faut en croire les grammairiens, une double négation, qui signifie qu'on nie deux faits, équivaut par implication à une affirmation (1). Signification littérale et implication d'un même message constituent évidemment un mode d'archi-dénotation, dont on ne peut pas ne pas tenir compte dans le programme de la sémantique. La frontière qui sépare alors cette discipline de la logique devient parfois singulièrement indécise : où se classer, lorsqu'on dit que la proposition "Jean est le frère de Paul" implique que "Paul est le frère de Jean" ? Peu importe, sans doute; un point plus crucial pourrait être qu'avec le message impliqué, et donc toujours implicite, on entre dans la sémantique du silence. Chacun connaît des silences éloquentes, et la parémiologie l'a constaté : Qui ne dit mot consent... Il y a là tout un domaine extrêmement important à explorer, car le sémanticien y est enfin délivré de l'encombrante contrainte du signifiant! Qu'on ne m'accuse pas de manier le paradoxe : l'étude du silence est depuis longtemps au programme des activités linguistiques, très exactement depuis que s'est imposée la notion de degré zéro, cet autre archi-signifié (2).

La logique est souvent invoquée par les puristes : "Espérer ne portant à l'esprit que l'idée d'une chose future, ne peut être suivi d'un verbe au présent ou au passé d'un mode personnel : [ne dites pas] J'espère que Pauline se porte bien" (Avignon, p. 116). Longtemps, on l'a utilisée aussi pour justifier les anomalies du langage : le verbe pleuvoir "n'a point pro-

(1) De là, sans doute, l'idée que la triple négation vaut également une affirmation : Vous n'êtes pas sans ignorer s'entend assez fréquemment pour "vous n'êtes pas sans savoir"; c'est là un curieux cas d'oblitération d'une dénotation de mot par la dénotation de son contexte.

(2) On englobe souvent sous le nom de dégré zéro la non-existence et l'existence non marquée, l'absence de signe linguistique et le signe linguistique à signifiant muet. Pour me risquer dans un domaine qui n'est pas le mien : on oppose le phonème à l'absence de phonème, appelée zéro; le cas du "h aspiré" en français incite à se demander si celui-ci seul, dans cette langue, n'a pas droit à être dit phonème zéro ou, plus précisément, consonne zéro.

prement d'Impératif; car il n'y a que Dieu qui puisse commander au temps, et dire qu'il pleuve"(Régnier-Desmarais, p. 454). Dans une certaine mesure, la Grammaire de Port-Royal apparaît comme un essai de logique linguistique : on sait sa postérité, et le divorce qui se fait vite jour entre une grammaire trop raisonnée et la réalité linguistique. De ce divorce sont nées deux façons d'être linguiste, toutes les deux ayant leur logique : l'une, descriptive, considère qu'il faut modifier la grammaire en fonction des faits; l'autre, normative, tente de modifier les faits pour qu'ils cessent de contredire la théorie... Au lieu de chercher la logique du langage, on peut s'enquérir d'une logique particulière à un état de langue, voire à un idiolecte : car en ce domaine, tout peut différer d'une collectivité à l'autre, d'un individu à l'autre. La sémiologie du comportement connaît l'extrême variabilité de la fonction qu'on fait assumer à des faits de même nature : ici témoignage d'exquise urbanité, l'érucciation impliquera ailleurs le relâchement des mœurs; telle population pyrénéenne, à l'aube du XIX^e s. affairiste, a été amenée logiquement à croire que son prêtre était un sorcier, parce que le comportement de cet ecclésiastique new-look rompait avec trop de normes sociales : d'après l'outillage mental de ses compatriotes, seule l'explication magique rendait compréhensibles autant d'écarts. Cette logique particularisée s'observe pareillement dans les langues, qui ne constituent après tout qu'un aspect de la sémiologie du comportement. Je peux dire "Ce Guy Drut, c'est un véritable lièvre" : ma phrase ne signifiera probablement jamais son sens littéral, à savoir qu'il existe authentiquement un Lepus europaeus répondant au nom de Guy Drut. Par contre elle impliquera dans bien des langues que G.D. est un homme; que cet homme est couard ou excellent coureur, en français; qu'il est prognathe, en gascon; qu'il est subtil et rusé, dans bien d'autres langues, etc. Toutes ces différences viennent de ce que le référent, qui est inexhaustible à la description en tant qu'individu, ne subsiste dans le signifié que par un petit nombre de traits caractéristiques de sa classe d'individus. La prégnance des traits retenus varie si considérablement d'une langue à l'autre, d'un locuteur à l'autre, que rien ne paraît a priori impossible dans le domaine de la symbolique, pas même que le pancréas implique la littérature : "Le pancréas est appelé en dialecte tombò 'siège du lait maternel'. La substance blanchâtre qu'il contient est en effet considérée comme une sorte de "réserve" du lait que chacun a bu dans son enfance. Or la littérature orale est enseignée à l'enfant par sa mère dès son plus jeune âge. Les contes ont été en quelque sorte sucés avec le lait maternel et se sont emmagasinés avec lui dans le pancréas de l'enfant. D'ailleurs cet organe n'est pas consommable et sa nature ambiguë l'apparente aux fables dont on ne sait

pas si elles sont vérité ou mensonge. Enfin le pancréas étant le siège de l'intuition aide à comprendre les énigmes et à répondre aux devinettes" (Calame-Griaule, p. 457). Encore s'agit-il là d'implications symboliques bien socialisées, comme la collectivité dans laquelle nous vivons nous en impose à tous. Mais chaque individu se façonne en outre un système d'implications à usage égoïste, qu'on n'étudie guère que dans la littérature et dans la pathologie. La psychanalyse connaît l'une de ses plus graves difficultés grâce à ces implications propres à chaque individu : c'est justement parce qu'elles varient d'un patient à l'autre que l'analyste s'efforce d'apprendre avec chaque cas, sinon un nouveau langage, tout au moins de nouvelles façons de signifier. L'y aident notamment les tests d'association verbale et l'interprétation des rêves, que la symbolique individuelle rend si différente de la clef des songes.

00. Il est bien difficile de croire que la sémantique est une, alors qu'elle s'est fragmentée en une poussière de cantons autonomes. Existe-t-il encore des généralistes de la sémantique ? On en doute un peu : être linguiste, et passer sans arrêt de la syntaxe à la lexicologie; se faire ethnologue, logicien, psychologue, historien..., tant d'efforts sont de nature à décourager les plus belles vocations. L'essentiel toutefois est moins de savoir de omni re scibili que de savoir utiliser la documentation spécialisée... Bloomfield ricanait que décrire le sens implique un savoir universel; aussi s'est-on moins attaché ici à une telle description qu'à dégager des catégories de sens et à reconnaître des procédures de signification.

Qu'il me soit permis de mettre en garde contre un manquement brutal de certains des concepts exposés plus haut. On veillera par exemple à ne pas confondre implication de sens et connotation : la première est une archi-dénotation, la seconde est métalinguistique. On se gardera aussi de croire que l'archi-dénotation, même appuyée par une indistinction lexicale, implique le moins du monde qu'on ne perçoit pas les différences. Malgré leur drugs, les Américains ne confondent pas les hallucinogènes avec des médicaments; et les Français, bien qu'ils vivent l'indistinction de l'amour et du goût dans le verbe aimer, n'en sont pas pour autant condamnés à ne pratiquer que la fellation. Les concepts de notation et d'archi-dénotation n'ont au demeurant rien qui puisse surprendre : il y a belle lurette qu'on a constaté que la syntaxe est à certains moments mal discernable de la sémantique; je tiens ainsi que l'étude de Martinet, Neutralisation et syncrétisme, constitue une oeuvre sémantique capitale; mais pour son auteur, elle ne relève visiblement que

de la syntaxe.

Enfin, j'aimerais attirer l'attention sur un dernier point : on dit que la vérification est interdite aux sciences humaines. Or le sémanticien a le privilège de pouvoir pallier parfois cet inconvénient : dans une certaine mesure, l'onomasiologie lui permet de contrôler la sémasiologie, et vice-versa; et une étude de sémantique historique ne devrait que confirmer les résultats de l'analyse synchronique que nous venons d'exposer.

OUVRAGES CITES:

AVIGNON, P., Les locutions vicieuses corrigées et la synonymie des mots usuels.
Toulouse, 1875.

CALAME-GRIAULE, G., Ethnologie et langage, la parole chez les Dogon.
Paris, 1965.

DUBOIS-CHARLIER, F., La sémantique générative; une nouvelle théorie linguistique ? dans Langages n° 27 (1972).

HAMAYON, R., Des fards, des moeurs et des couleurs (ms. aimablement communiqué par l'auteur).

HASSELROT, B., Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes.
Uppsala-Wiesbaden, 1957.

MARTINET, A., Neutralisation et syncrétisme, dans Studies in functional syntax.
Munich, 1975.

MENAGE, G., Observations sur la langue françoise. Paris, 1672.

REGNIER-DESMARAIS, F. S., Traité de la grammaire françoise. Paris, 1706.

TABOUROT DES ACCORDS, Bigarrures. Rouen, 1640.

Les titres des dictionnaires cités sont donnés suivant les abréviations reçues.